
ORIGINE ET CONSTITUTION

DE LA COMMUNAUTÉ ISRAÉLITE

DE TLEMCCEN

La communauté israélite de Tlemcen paraît remonter à un temps très-reculé. Cependant nous ne pouvons rien dire de bien précis à cet égard. Les nombreuses dévastations dont cette ville a été le théâtre dans tous les siècles, ont contribué sans doute à la perte de tous les documents qui auraient pu servir à en écrire l'histoire, et à faire connaître les épisodes qui se sont passés dans le sein de la communauté.

D'où sont venus les premiers israélites, qui ont habité Tlemcen ?

Aucune inscription n'a pu donner une date précise à cette immigration. Les pierres tumulaires de l'ancien cimetière, connu actuellement, ne portent point d'inscriptions. Celles qu'on voit en ces lieux encore aujourd'hui, sont de date toute récente ; une seule d'une époque un peu ancienne a été reproduite par l'abbé Bargès dans son histoire des Beni Zeiyan, rois de Tlemcen. C'est celle du tombeau du rabbin Schpartoch. Les autres inscriptions ne datent que de la conquête.

Cependant Tlemcen, par sa position centrale entre le Maroc et Alger, a dû attirer depuis longtemps des Israélites de l'Est et de l'Ouest de l'Afrique. D'après des assertions traditionnelles, la

population juive de Tlemcen a été très-considérable ; presque toutes les communautés de l'Algérie ont été formées d'israélites venus de Tlemcen, et cette communauté, outre les industries que ses membres exerçaient, possédait quinze cents boutiques dans El-Kessaria, et dix-sept synagogues.

Cette ville n'a pas occupé toujours l'emplacement actuel. Elle s'étendait plus vers l'Est à la Sefsef que vers Mansourah, et ce qu'on appelle aujourd'hui Agadir, était le centre de la cité. Le grand minaret qui y subsiste encore, les vestiges de nombreux monuments, indiquent suffisamment l'existence d'une ville beaucoup plus considérable que la ville actuelle. (Nous reproduirons plus tard ce que raconte un auteur arabe, Danoun, ouvrage inédit, au sujet de Tlemcen d'autrefois).

Des Israélites y demeuraient déjà ; car on y connaît encore un emplacement, autrefois cimetière de cette confession.

Bien longtemps avant la destruction du second temple, une colonie israélite était établie à Alexandrie en Egypte. Le temple construit dans ce pays, par le grand-prêtre Onias, pour rivaliser avec celui de Jérusalem, y avait attiré un grand nombre d'israélites, malgré la défense que Moïse leur avait faite d'y revenir. Après la destruction du temple d'Onias, les Israélites égyptiens ayant subi le sort de leurs coreligionnaires de la Palestine, ont été dispersés dans toute l'Afrique. Tlemcen et ses environs doivent en avoir reçu aussi leur contingent ; car cette communauté a toujours brillé par ses écoles talmudiques, et certes, si elle n'avait pas été en communication avec les Juifs d'Orient, elle aurait plutôt décliné que progressé, puisque les écoles rabbiniques les plus célèbres étaient établies dans les plus grandes villes de l'Asie Mineure.

Cependant, si nous sortons de cette sphère de probabilités, nous trouvons des traces sûres, au xv^e siècle. A cette époque les persécutions contre les Israélites devinrent plus nombreuses en Espagne, d'où un grand nombre se réfugia en Afrique. C'est alors que la communauté actuelle de Tlemcen a dû être constituée par le rabbin Ephraïm Ankaoa, mort dans cette ville en l'année 1442, cinquante années avant l'expulsion générale des Israélites de l'Espagne.

Comment est-il venu en Afrique ? La tradition rapporte qu'il a échappé miraculeusement au bûcher de l'inquisition, où ses père et mère avaient péri. Le rabbin est venu à Tlemcen, monté dit-on, sur un lion ayant un serpent pour licou. (Légende rapportée dans l'ouvrage hébraïque, nommé *Meghor barokh* source bénie).

Sans entrer dans plus de détails sur cette croyance populaire ; nous pouvons dire sans exagération, que c'est à cet homme célèbre que les Israélites ont dû l'autorisation de demeurer dans l'intérieur de Tlemcen. La communauté y avait une synagogue, celle qu'on nomme El-Ghessaline, mais elle n'était fréquentée que par des Israélites exerçant quelques fonctions auprès du roi de Tlemcen ; le reste demeurait à Agadir, qui alors n'était plus qu'un faubourg de cette ville.

Rabbi Ephraïm était médecin, peut-être était-il de l'école de Don Mayer Algudes (1), chef de toutes les synagogues de l'Espagne, traducteur en hébreu des leçons sur les mœurs d'Aristote, et qui florissait en l'année 1405. Ce médecin jouissait d'une réputation méritée, et d'après le docteur Freund, dans son histoire sur l'art médical, les Israélites étaient au moyen-âge les princes de cette science en Europe.

Le rabbin Ephraïm vint à Tlemcen, échappé à l'inquisition d'Espagne, qui avait reçu mission spéciale, par le roi Ferdinand et le pape Pie II, de surveiller les nouveaux chrétiens, nom qu'on donna aux Juifs convertis. Sa piété, ses vastes connaissances, et surtout son amour pour le bien, le firent élire chef de la communauté.

Un évènement providentiel hâta la constitution en un seul faisceau de tous ces Israélites, dont une partie se trouva à Agadir et l'autre, en plus petit nombre, à Tlemcen même.

Un roi de la famille des Beni Zian régna dans cette ville peu de temps après l'arrivée du rabbin. La fille de ce souverain tomba dangereusement malade. Le père désolé fait appel à tous les médecins musulmans, dont toute la science resta impuissante en présence de cette enfant presque moribonde. On publia dans

(1) Voir l'histoire des Israélites par Ottensosser, 2^e partie, page 70.

la ville et dans ses environs que quiconque trouverait un moyen de guérir cette princesse recevrait une récompense considérable. Rabbi Ephraïm Ankaoa se présente à la résidence royale, et demande à voir le roi. Admis en sa présence, il décline son nom et sa qualité de médecin.

Crois-tu pouvoir guérir mon enfant ? lui dit le roi.

Le rabbin répondit : « Dieu seul connaît l'avenir, ayons confiance en sa protection. »

Le vénérable savant est introduit dans la chambre de la malade, qu'il examine, et dit au roi qu'il demandait à la soigner à l'exclusion de tous les autres médecins. Le prince y consentit, et après quelques jours de traitement, la malade entra en convalescence. Celui qui connaît l'attachement d'un père pour son enfant unique se figurera aisément le bonheur de ce souverain. Il ne regarda plus le rabbin comme un simple mortel, mais comme un messager du Très-Haut.

« Rabbin, que me demandes-tu ? Mes trésors, ma puissance, tout est à ta disposition. »

Le saint répondit : « Je ne veux ni or, ni argent. Je demande la liberté pour ma nation. Les Israélites se trouvent épars, autour de ta capitale, comme un troupeau sans berger ; des hommes fanatiques, semblables à des loups affamés, les attaquent souvent et les dévorent. Autorise-moi à les faire venir en cette ville, ils s'établiront là où se trouve déjà une synagogue. »

Le roi accéda à sa demande, et désormais la communauté avait une existence assurée. Le quartier juif fut bâti dans la partie la plus centrale de la cité, à vingt mètres du Mechouar, et de cette manière, les Israélites étaient toujours protégés contre les attaques et les insultes des Arabes. Le terrain était marécageux, et le roi, en le concédant aux Israélites, ne leur fit pas tout-à-fait un don gratuit, et ceux qui y voulaient faire des constructions, étaient obligés de dessécher les terrains. Mais à quelles peines ces malheureux ne se seraient-ils pas exposés, pour pouvoir non seulement abriter leur existence et celle de leurs enfants, mais pour avoir un lieu où poser, d'après l'expression biblique, leurs pieds en sûreté et en paix. On trouve encore aujourd'hui des traces de ces marais dans ce quartier. On n'a qu'à creuser quelques pieds de

profondeur dans le sol, et l'on découvre de l'eau en abondance. Il n'y a point de maison qui n'ait son puits d'ancienne date.

Il paraît du reste que le gouvernement turc ou arabe, en accordant aux Israélites l'autorisation de s'établir dans une ville, leur donnait toujours quelque quartier, dont ils ne pouvaient tirer partie qu'avec de grands sacrifices. Le même fait est arrivé à Oran, où le Bey Mohammed El-Kebir concéda aux Israélites un vaste terrain marécageux, afin de s'y établir sous la protection de son kheznadji (trésorier), Mardoché Darmon (1), venu avec lui de Mascara en 1792.

Que n'a-t-on donné aussi à ces infortunés de Tlemcen, des terres à défricher autour de la ville, ils seraient redevenus agriculteurs comme leurs ancêtres, en Palestine, ils auraient rivalisé avec les Arabes, et certes on n'aurait pas eu besoin de leur imposer la culture de l'olivier, comme on a dû le faire pour ces derniers.

La tradition locale nous rapporte que, pour avoir de belles et productives plantations à proximité de la ville, un roi de Tlemcen obligea chacun de ses habitants à planter et à soigner un certain nombre d'oliviers autour de la ville, et qu'on n'y pouvait aller avec aucune bête pendant douze ans, sous peine de mort. Cette exigence d'une sévérité extrême, rigoureusement observée, a porté ses fruits, et c'est à elle que l'on doit ces forêts d'oliviers qui, aujourd'hui, font la richesse de ce pays.

Mais revenons à notre communauté. Son premier soin, après sa constitution définitive, sous l'administration d'Ephraïm Ankaoua, a été de construire une grande synagogue. Ce temple existe encore aujourd'hui, et porte le nom de son fondateur. On y conserve encore sa chaise au-dessus de laquelle brûle une lumière perpétuelle, entretenue par les fidèles. Jamais l'huile

(1) Cette concession gratuite était un témoignage de l'estime du Bey envers Mardoché Darmon, son conseiller éclairé. Ce savant est connu encore par son ouvrage *Meamer Mardokhay* (Commentaire de Mardoché sur la Bible et le Talmud), ouvrage qui a reçu l'approbation d'un grand nombre de savants et qui a été imprimé à Livourne, en 1787, ainsi qu'il résulte de l'autorisation en langue italienne, qui le précède, donnée par la censure, de le publier.

n'y manque. La communauté a fait graver, sur cette chaise, ces mots : *Kessé kaboud meroum merachoun* (Trône de gloire élevé dès le commencement. *Jérémie*, chap. 17, v. 12 — Pour dire que celui qui l'a occupée a toujours mérité la vénération).

A l'arrivée des Français, en 1842, ce temple ayant subi des dégradations, le Génie militaire l'a réparé aux frais du gouvernement. Une inscription commémorative de cet événement se trouve au-dessus du portail.

Bientôt après, une seconde synagogue fut élevée dans le même quartier, par Rabi Samuel fils du Rab ; ce qui prouve que la communauté progressait toujours. Elle se nomme Masria. Dès sa fondation, elle fut destinée à l'enseignement supérieur de la loi de Moïse, et encore de nos jours, elle est le siège d'une école talmudique. C'est là qu'on jugeait autrefois les différends entre Israélites devant le tribunal rabbinique.

Aujourd'hui il ne reste plus de rejeton de la famille Ankaoa à Tlemcen. La maison que le Rab habitait, est la première à gauche, en entrant dans la rue de la Grande Synagogue. Elle tombe en ruines, quoiqu'en partie habitée ; mais la manière dont elle est construite, nous fait croire que le maître avait beaucoup de disciples qui recevaient, selon l'usage antique d'Israël, l'instruction gratuitement, ainsi qu'il résulte de l'ouvrage « la Palestine », page 525, par le savant S. Munk, de mémoire impérissable ; et certes Ephraïm Ankaoa a donné assez de preuves certaines de son désintéressement, pour qu'on puisse affirmer qu'il s'est fait un devoir sacré de se conformer à cet usage, en enseignant aux autres ce qu'il savait. — Sa sépulture, objet de vénération, non seulement pour tous les Israélites de Tlemcen et de ses environs, mais pour ceux de toute l'Afrique septentrionale, se trouve dans l'ancien cimetière. Il y a quelques années, la première pierre tumulaire avait presque disparu sous terre, la communauté en a fait placer une autre avec cette simple épitaphe : Voici le tombeau de Rab, décédé l'année de Rab *Rab*, correspondant à l'année 1442 de l'ère chrétienne. Autour de ce lieu sacré, se trouvent les tombeaux de Rabi Samuel, son fils, et des autres membres de cette famille. Toutes les pierres sont aujourd'hui au niveau du sol, sans inscriptions ; mais on a pas besoin de dire : « Pas-

sant, ici reposent des hommes de bien, respecte leurs cendres. » Personne n'approche de ces lieux consacrés par tant de piété et de vertu, sans une émotion profonde. De toutes les parties de l'Algérie, on y voit affluer des malades y implorer l'assistance divine, persuadés que dans le voisinage de ces justes, leurs cœurs oppressés peuvent mieux s'épancher, et que le Créateur du monde les exaucera plutôt.

Paix à ces mânes, laissons ces croyances à l'humanité, elles portent plus de bonheur que ces aspirations vers le nihilisme, qui laisse le cœur vide, et les malheureux sans consolation.

Ne quittons pas ces lieux funèbres, sans jeter un coup-d'œil sur les reste d'un autre rabbin, nommé Halél ben Sidoun.

La communauté augmentant toujours, après le décès du Rab, construisait une synagogue, dans le quartier dit Doriba (aujourd'hui rue St-Michel), d'où ce temple a pris le nom. Ce fut en l'année 1486.

Le fanatisme musulman n'épargna aucune accusation pour pouvoir maltraiter les Israélites, et leur enlever les fruits de leur travail. Cette accusation, que les Israélites avaient besoin du sang d'un dissident pour pétrir le pain azyme, et qui a fait le tour du monde, a failli devenir funeste à la communauté de Tlemcen.

A l'approche de Pâques, un musulman ne trouva rien de mieux à faire, pour gagner les grâces de Mohamed, que d'assassiner un de ses coreligionnaires, sans doute un de ses ennemis, et de porter clandestinement le cadavre dans la synagogue Doriba. Aussitôt d'accuser les Israélites d'avoir commis un meurtre sur un croyant, pour en avoir le sang, afin de confectionner les azymes. La population envahit le quartier, pénètre dans la synagogue, et découvre le cadavre. Que devaient faire ces malheureux ? Le cas était flagrant. Ils avaient beau protester de leur innocence, on ne voulait pas même les entendre. Tout-à-coup, Rabi Halél ben Sidoun, vieux et infirme, demande à être conduit, devant le caïd de la ville, et après une conférence de quelques instants, celui-ci le fit conduire dans la maison de l'assassin, qu'il avait indiquée. On y fit des recherches, et Halél trouva les vêtements ensanglantés de la victime et du meurtrier. Com-

ment a-t-il découvert ce crime odieux ? Jamais on n'a pu le savoir ; les uns l'attribuaient à un hasard, d'autres à sa piété. Encore aujourd'hui, son tombeau est montré dans l'ancien cimetière, et personne ne s'en approche qu'avec vénération.

Rabi Ephraïm Ankaoa était auteur de plusieurs ouvrages, ainsi qu'il résulte clairement d'un passage de l'ouvrage *Schem Haguedolim* (Biographie des grands hommes), par le rabbin Joseph Azoulay (vol. 2, page 26), où l'on rapporte les citations du rabbin Haïm Vidal, de Sephat, en Palestine, savoir : « J'ai trouvé (cette opinion) dans un manuscrit de Rabi Ephraïm Ankaoa, nommé : *Cha'âr kaboud li* (la porte de la Majesté divine), et ainsi qu'on peut s'en convaincre, par la citation de Rabi Isaac ben Schechat, insérée dans l'ouvrage sur la législation hébraïque de MM. Sautayra et Charleville (vol. 1, page 29).

On suppose qu'il a laissé beaucoup de manuscrits, qui ont été détruits ou égarés pendant les guerres qui ont régné à Tlemcen, car après chaque prise de la ville, les synagogues et les maisons israélites ont été dévastées par les vainqueurs ou les vaincus. Si on pouvait retrouver ces manuscrits, ils pourraient éclairer bien des doutes, et nous donner la date précise de l'arrivée de cet homme célèbre à Tlemcen.

DARMON.

